
3 1761 04202 9322



L'ENLEVEMENT,

OU

LÉONORE DE VOLMAR,

MELODRAME

EN TROIS ACTES ET A SPECTACLE,

Par MM. AUDE ET GOLDMANN.

Musique de M. QUAISAIN.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 26 Août 1809.

PARIS,

Se trouve au Théâtre de l'Ambigu Comique.

1809.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Duc de FLORESCA, Gouverneur de Tolède.	M. *Fresnoy.*
Le Major de VOLMAR, retiré du service.	M. *Joigny.*
ALPHONSE DE LEON, Oficier, amant de Léonore.	M. *Grévin.*
D. PEDRE, Secrétaire du Duc de Floresca.	M. *Defresne.*
ARGAVIVA, Secrétaire intime.	M. *Melcour.*
PETREO, Jardinier du château de Volmar.	M. *Raffile.*
BRIGARDINO, Inspecteur des Chasses du Duc.	M. *Douvry.*
La Comtesse D'OVREDA.	Mlle. *Leroy.*
CLARA, épouse du Major de Volmar.	Mlle. *Lévesque.*
LEONORE DE VOLMAR.	Mlle. *Adèle Dupuis.*
Domestiques du Duc de Floresca.	
Domestiques du Major de Volmar.	
Gardes du Duc.	

La scène se passe, au premier acte, dans le Palais du Gouverneur, à Tolède; au second, dans le château du Major de Volmar; au troisième, dans le château de la Tour-des-Bois, appartenant au Duc.

L'ENLEVEMENT,

OU

LÉONORE DE VOLMAR,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon, à gauche de l'acteur, la porte d'entrée de l'appartement du Duc, du même côté, mais plus haut, un bureau garni et couvert de carton, papiers, etc.

SCENE PREMIERE.

ARGAVIVA, *seul, tenant deux tableaux.*

Attendons le réveil de Son Excellence, et plaçons d'abord là ces tableaux, pour les lui présenter à sa première sortie. (*Il pose les deux tableaux*). Ces deux morceaux feront deux sensations bien différentes sur son cœur. L'un est le portrait de la Comtesse répudiée, de l'altière et jalouse d'Ovreda, dont l'écuyer D. Pèdre est le confident. L'autre est l'image de la plus douce, de la plus belle, de la plus céleste créature de Tolède, et c'est moi qui l'ai fait faire en dessous main, celui-là. Le Duc n'en sera pas faché, car je suis sûr qu'il brûle en secret pour l'original. Il faut avoir des yeux et des oreilles quand on est en place. On saisit les bons momens, on s'achemine par degrés, on fait sa cour, on figure et on avance. Me voilà déjà secrétaire particulier, je puis être conseiller intime en deux ans. C'est alors que je ferai voir qui je suis à ce même D. Pèdre, à cet écuyer parvenu, qui veut s'emparer seul de l'esprit de Monseigneur. Je sais les secrets aussi bien que lui. Il pourra peut-être avoir le sort de la comtesse d'Ovreda, dont il est l'agent, se voir éconduit comme elle. Oh! j'y vois de loin! je suis l'argus invisible, et ce n'est pas pour rien qu'on me nomme tous bas au

conseil général, le petit furet politique. Oui, seigneur D. Pèdre; votre crédit retombera dans le néant d'où il est sorti, vous n'exercerez pas long-tems sur moi les mêmes pouvoirs, les mêmes vengeances dont vous accablâtes le jeune Alphonse de Léon, qui vous démasqua en Castille et vous en fit expulser pour vos prouesses... Voilà deux personnes... Oh! oh! c'est la Comtesse et...

SCENE II.

LE MAJOR, LA COMTESSE D'OVREDA, ARGAVIVA.

LA COMTESSE.

Le Duc de Floresca est encore invisible aujourd'hui pour moi, c'est ce que viennent de m'annoncer ses valets.

ARGAVIVA.

Et pour tout le monde, madame, car il n'est point au palais.

VOLMAR.

Il me mande pourtant à cette même heure à son lever.

ARGAVIVA, *à part à Volmar.*

Il y est pour vous.

LA COMTESSE.

Il est donc sorti avant le jour?

ARGAVIVA.

Les préparatifs étaient faits d'hier, il est à sa maison.

LA COMTESSE.

Au château?

ARGAVIVA.

Non, madame la Comtesse, à deux pas d'ici, à un quart de lieue de Tolède, à la Tour des Bois.

LA COMTESSE.

Fort bien; que l'on me dise ou non la vérité, faites parvenir cette lettre au Gouverneur; il est important qu'il la reçoive au plutôt.

ARGAVIVA.

Il la recevra. (*Volmar s'assied*).

LA COMTESSE.

Puisque monsieur s'assied, je vais l'attendre aussi.

(*Elle se jette dans un fauteuil*).

ARGAVIVA.

Madame, ce serait envain je vous jure. (*Bas à Volmar*). Faites semblant de vous en aller.

VOLMAR, *se levant.*

Je ne tarderai pas en effet.

ARGAVIVA, *très-haut.*

Il est inutile, monsieur, que vous perdiez ici votre tems; je vais prendre note de votre arrivée, et Son Excellence vous fera savoir le moment de vous présenter de nouveau; je vais mettre votre nom là-dessus. (*Il va au bureau*).

LA COMTESSE.

N'oubliez pas de mettre le mien sous ses yeux, D. Argaviva; songez que c'est la comtesse d'Ovreda qui vous le recommande.

ARGAVIVA.

Madame peut compter, . .

LA COMTESSE.

Il suffit : je vais donc me retirer ; mais n'oubliez pas que tout ce qu'on fait pour ou contre moi, ne sort jamais de ma mémoire, vous le savez. (*Elle sort*).

SCENE III.

VOLMAR, ARGAVIVA.

ARGAVIVA.

Ah! la voilà partie, heureusement ; il n'est pas facile de s'en débarasser; ne vous en allez pas, je vais prévenir Monseigneur.

VORMAR.

C'est la comtesse d'Ovreda, elle jouit pourtant d'un grand crédit auprès du Duc. Tolède croyait déjà voir en elle son épouse; cet hymen paraissait conclu.

ARGAVIVA.

Oui, mais tout est bien changé; la connaissance a trop vieilli, le Duc a eu le tems d'étudier son caractère, et quoique jeune encore, il sait tout apprécier. Figurez-vous une femme altière, acariâtre, jalouse, accablante, désespérante, vous aurez le portrait de Mad. la comtesse d'Ovreda.

VOLMAR.

Faites-moi la grace de m'annoncer.

ARGAVIVA.

A l'instant. . . Ne m'y suis-je pas pris finement pour sauver sa visite à Son Excellence? d'ailleurs je n'agis pas de mon chef, j'ai des ordres. Je me suis chargé de sa lettre, fort bien; il ne l'ouvrira seulement pas.

VOLMAR.

Hâtez-vous de lui apprendre, monsieur, que je me suis rendu à ses ordres.

ARGAVIVA.

Oh! cela ne sera pas long.

VOLMAR.

Mon tems m'est précieux aujourd'hui.

ARGAVIVA.

Vous arrivez de votre petite campagne.

VOLMAR.

Oui, monsieur, d'après l'invitation du Gouverneur; je ne suis pas même encore descendu chez moi.

ARGAVIVA.

Vous allez avoir audience. Oh! quant à vous, je puis vous an-

noncer librement ; je sais ce qu'il faut recevoir, ce qu'il faut éconduire.

VOLMAR.

J'ai eu l'honneur de vous dire que mes minutes étaient comptées.

ARGAVIVA.

Il est encore de grand matin. . . il sera peut être en robe de chambre. . . mais non, il est habillé.

VOLMAR, *vivement.*

Eh que m'importe !

ARGAVIVA.

Au reste, nous allons voir.

SCENE IV.

VOLMAR, *seul.*

Eh! voilà les gens qui entourent le duc de Floresca! que me veut-il? pourquoi ce message pressant? ce billet flatteur? surtout après la résistance que j'opposais à l'édit d'octobre, dans la dernière assemblée des états. Né hors de sa domination, mais naturalisé Espagnol, si je dois l'obéissance à celui qui gouverne, je lui dois aussi la vérite. . . Je l'entends, je crois.

SCENE V.

VOLMAR, ARGAVIVA, LE DUC.

ARGAVIVA, *annonçant.*

Voilà Monseigneur.

LE DUC, *à Argaviva.*

Laissez-nous. (*Argaviva sort*). Major, digne et brave guerrier.

VOLMAR.

Seigneur. . .

LE DUC.

Il faut donc réclamer votre présence; vous nous fuyez, pensez-vous que quelques sévères observations faites contre un de mes projets, dans une assemblée d'état, puissent vous faire abandonner mon palais, quand ces observations sont utiles et justes?

VOLMAR.

Je ne vous place pas, seigneur, au nombre des ministres à qui la vérité parait redoutable.

LE DUC.

Pourquoi donc vous éloigner de moi si long-tems?

VOLMAR.

Je vis au sein de mes foyers. Respecter les lois, élever, chérir ma famille, jouir d'un repos permis à mon âge, dans une noble obscurité, voilà mon existence.

LE DUC.

Elle peut être utile à l'état. Votre loyauté franche a toujours fixé mes regards, et. . .

VOLMAR.

Je n'en suis pas digne, monsieur le Duc.

LE DUC.

La fortune n'a point favorisé votre maison.

VOLMAR.

Elle se suffit.

LE DUC.

Vous avez des enfans honorables.

VOLMAR.

Oui, seigneur; cet éloge leur est dû.

LE DUC.

Votre belle Léonore est l'exemple de toutes les vertus.

VOLMAR.

Comme sa mère.

LE DUC.

La prochaine alliance du prince Ferdinand avec Isabelle de Portugal, m'offrirait les moyens de placer votre digne fille à la Cour.

VOLMAR.

Recevez mes regrets et mes remercîments; sa place est assignée, son cœur et le mien l'ont choisie. (*A part*) Protéger ma fille! lui!

LE DUC.

Votre épouse eut participé aux mêmes faveurs.

VOLMAR.

Est-ce pour me l'annoncer que votre Excellence a daigné m'appeller?

LE DUC.

Oui, Volmar, et je voudrais. . .

VOLMAR.

Me permet-elle de lui répondre franchement?

LE DUC.

Je n'aime que la vérité.

VOLMAR.

Votre sollicitude m'honore; mais elle va trop loin, le plan de notre vie est tracé : mes enfans s'y conforment. Elevés loin des Cours, leurs goûts, leurs penchants sont les miens. Ils sont l'appui, le besoin de la vieillesse. Agréez leur reconnaissance par mon organe, mes services, mes derniers jours, s'ils sont utiles à la patrie; mais je dispose seul du sort de mes enfans. . . Ai-je de nouveaux ordres à recevoir de votre Excellence?

LE DUC.

Non, monsieur, l'intérêt seul de votre famille. . . .

VOLMAR.

Elle m'appelle, Monseigneur; elle a besoin de ma présence, et je craindrais d'importuner trop long-tems votre Excellence.

SCENE VI.

LE DUC, *seul*,

Vieillard intraitable et sévère ! il se refuse même aux bienfaits que je veux répandre sur les siens ; on dirait qu'il craint et pénètre tous les sentimens de mon cœur. (*Il s'assied près d'une table, prend quelques papiers et les rejette*). Rien ne peut m'occuper, me fixer, me distraire, sa fille est toujours là. Eloignons son image de ma pensée. (*Il reprend des papiers et lit*). Encore des demandes. (*Il prend une autre lettre*). Toujours des plaintes. (*Il en prend une troisième*). Ensuite des graces quelle triste occupation ! et l'on envie mon sort ! ah ! je l'avoue il serait digne d'envie si nous pouvions toujours obliger. (*Il jette les yeux sur la signature*). Que vois-je! Léonore ! . . mais c'est Léonore d'Asveldo et non Léonore de Volmar. Que demande t-elle? (*Il lit*). Beaucoup. . . elle demande beaucoup, mais elle se nomme Léonore! (*Il écrit*). Examiner avec intérêt. (*Il sonne*). Personne sans doute.

SCENE VII.

LE DUC, ARGAVIVA, Domestiques.

LE DUC, *à Argaviva qui entre.*

Encore aucún des conseillers?

ARGAVIVA.

Non, Monseigneur.

LE DUC.

Où est donc Pèdre? qu'il vienne à l'instant, qu'on l'avertisse. (*Argaviva répète cet ordre aux domestiques qui sortent*). J'allais essayer de m'occuper ; il faut que le nom de Léonore tombe sous mes yeux, se trouve partout.

ARGAVIVA.

J'ai envoyé chez D. Pèdre. . . Voici une lettre de la part de la comtesse d'Ovreda.

LE DUC.

De la comtesse d'Ovreda ! . . Laissez sur le bureau.

ARGAVIVA.

Elle demande une réponse.

LE DUC.

Je l'enverrai s'il en faut une. Où est-elle ? à la ville où à son château ?

ARGAVIVA.

Elle en est arrivé hier au soir.

LE DUC.

Tant pis. . . (*Il prend la lettre des mains d'Argaviva, la considère, hésite, et finit par la rendre*). C'est comme si je l'avais lue.

(*Argaviva la pose sur le bureau*). Elle s'est long-tems déguisée ; elle m'avait d'abord séduit, mais une éternelle affection. . . Quelle n'y compte plus. Je l'ai très-bien jugée, cet âpre caractère m'a dégagé de mes promesses.

ARGAVIVA, *s'avançant.*

J'ai oublié de dire à Monseigneur, que le peintre a apporté le portrait que Son Excellence lui a commandé.

LE DUC.

Quel portrait ?

ARGAVIVA.

Celui de la comtesse d'Ovreda.

LE DUC.

Ah ! la commission est un peu surannée.

ARGAVIVA.

Nos jolies femmes ne sont pas toujours disposées à se faire peindre. Depuis trois mois, madame la Comtesse n'a pu se résoudre qu'à accorder une séance.

LE DUC, *indifféramment.*

Où est ce tableau ?

ARGAVIVA, *courant le chercher.*

Ici, Monseigneur, je l'avais placé tout exprès. . . le voilà.

LE DUC, *froidement.*

Bien, très-bien, c'est au mieux. . . Je parle de l'ouvrage, le portrait est flatté, très-flatté, on a tiré le meilleur parti possible des yeux de la Comtesse, de ces yeux durs et saillans, tel qu'on nous représente ceux de Méduse, mais la vérité a été sacrifiée à l'art. . . Convenez-en vous même, le portrait donne-t-il une idée du caractère de la personne ; à la place de la fierté, du mépris insultant, du farouche désespoir, je vois la noblesse, l'aimable sourire de l'affabilité, et la tendre mélancolie.

ARGAVIVA.

On peint avec les yeux de l'amour. . . c'est avec ces yeux là aussi qu'il faudrait juger.

LE DUC.

Oui, vous avez raison. (*A part*). C'est ainsi que je vois celle que j'idolâtre, que ne m'a t-on envoyé ce portrait un mois plutôt. O Léonore. (*Haut*). Mettez ce portrait là de côté. (*Appercevant l'autre tableau qui est retourné*). Quel est cet autre ?

ARGAVIVA.

Votre Excellence a donné l'ordre au peintre Lambert de lui présenter les tableaux frappants qui pourraient sortir de ses mains.

LE DUC.

Oui, eh bien ?

ARGAVIVA.

C'est aussi le portrait d'une femme.

LE DUC.

Oh ! j'aime autant ne pas la voir. J'ai là (*Mettant la main sur son front*) ou plutôt ici, (*frappant son cœur*) un portrait dont il ne soutiendrait jamais le parallèle.

ARGAVIVA.

Il n'y a certainement pas d'objet plus enchanteur que celui-ci. Le peintre l'a répété vingt fois, et mes yeux m'ont dit qu'il avait raison.

LE DUC.

Je parie en ce cas que c'est la maîtresse de l'artiste.

ARGAVIVA.

Eh! tenez, Monseigneur, le voici. (*Il présente le portrait*).

LE DUC.

Que vois-je? est-ce l'ouvrage de sa main ou de mon imagination? Léonore de Volmar!

ARGAVIVA.

Quoi! Monseigneur! vous connaissez cette beauté divine?

LE DUC, *cachant son trouble.*

Moi! oui. . . je crois. . . je me souviens de l'avoir entrevue dans une assemblée, avec sa mère. (*Il prend le portrait*). Je ne l'ai revue depuis ce tems que dans ces asiles sacrés où la beauté s'embellit encore, en faisant à l'éternel l'hommage de ses charmes, et où l'œil profane et trop curieux, est forcé de les respecter. . . Son père sort d'ici.

ARGAVIVA.

Oui, Monseigneur, je le connais.

LE DUC.

Cest un vieux guerrier, fier, difficile et sévère, d'ailleurs homme loyal. . . Ce fut lui qui s'opposa avec le plus de chaleur à mes projets de réforme en Castille.

ARGAVIVA.

Oui, Monseigneur, il est entier dans ses opinions: son ton, son air, son caractère, sont aussi durs, que sa fille est douce et modeste. La voilà bien trait pour trait.

LE DUC, *posant le portrait près d'un fauteuil.*

En vérité, elle est parlante; on dirait que c'est son image dérobée dans une glace et fixée sur la toile. Voyez ce visage enchanteur, ce front, ces yeux. C'est d'après cet ensemble divin, que je veux désormais apprécier la beauté. Comparez donc ces deux tableaux.

ARGAVIVA. *allant chercher celui de la Comtesse.*

Oui, comparons. (*Il le présente à côté de celui de Léonore*).

LE DUC.

Peut-on hésiter un instant, et le cœur peut-il balancer?

ARGAVIVA.

Quelle différence! . . c'est le jour et la nuit. . . c'est vous et moi, Monseigneur. Que de charmes, que d'éclat dans celui-ci. L'autre a d'assez beaux traits, mais l'œil. . . l'œil est faux et ne décèle qu'une ame double, celui là touche, attire, penêtre. . . il pénêtre, Monseigneur, il a d'abord été fait d'après nature pour le père de la demoiselle, et cette copie. . .

LE DUC.

Le peintre n'en a pas disposé?

ARGAVIVA.

Elle est à vous, Seigneur, si elle vous est agréable.

LE DUC.

Elle m'est bien précieuse. . . elle est à moi. (*Regardant celui de la Comtesse*). Quant a ce portrait-ci, reprenez-le. . . qu'il figure dans ma gallerie, si l'on veut. Quant à celui de Léonore, dans mon cabinet, avec moi. . . toujours devant mes yeux. Allez, laissez moi, payez, donnez; pour les deux portraits tout ce qu'on vous demandera. . . entendez-vous, tout ce qu'on voudra.

ARGAVIVA.

Oui. Monsieur. (*Il sort, emportant avec lui le portrait de la Comtesse*).

SCENE VIII.

LE DUC, *seul*.

Ah! quelque prix qu'on me demande, je ne te paierai jamais ce que tu vaux. Il est donc vrai que je t'ai acquis, que je te contemple bel ouvrage de l'art. . . Ah! que ne puis-je te posséder de même, chef-d'œuvre de la nature, mille fois plus beau. . . Mais j'entends quelqu'un. Je suis encore trop jaloux de toi. (*Il reporte le portrait près du mur, et le retourne*). C'est D. Pèdre, il vient rompre le charme, je suis faché de l'avoir mandé.

SCENE IX.

LE DUC, D. PEDRE.

D. PEDRE.

Pardonnez, Monseigneur, je n'attendais pas vos ordres d'aussi bonne heure.

LE DUC.

Le tems était si beau ce matin, qu'il m'avait pris envie de sortir. J'ai changé d'avis, qu'y a t-il de nouveau, D. Pèdre.

D. PEDRE.

Rien de bien intéressant pour son Excellence. La comtesse d'Ovreda est revenue d'hier.

LE DUC, *indiquant le bureau.*

Voilà déjà un billet d'elle, je n'en suis pas curieux. Lui avez-vous parlé?

D. PEDRE.

Ne suis-je pas son confident pour mon malheur? mais si je le suis encore d'une femme à laquelle il vienne dans l'idée de vous aimer aussi sérieusement. . . hier elle m'a singulièrement affecté; sous le voile d'une indifférence apparente, elle laissait échapper des mots qui trahissaient tous les mouvemens de son cœur.

LE DUC.

C'est trop m'occuper d'elle; changeons de discours. Il ne s'est donc rien passé de remarquant dans Tolède?

D. PEDRE.

Non, car je ne pourrais vous dire comme une nouvelle, que le mariage du capitaine Castillan, Alphonse de Léon, se fait aujourd'hui.

LE DUC.

D'Alphonse de Léon? et avec qui? en voilà le premier mot.

D. PEDRE.

La chose s'est conduite avec le plus grand secret; au fond, il a bien fait assurément, il n'y a pas de quoi se glorifier (*Il rit*). L'amour joue tôt ou tard de bien mauvais tours aux ames sensibles. Une jeune fille, sans naissance, sut enfin l'attirer dans son piège, avec un peu de figure, mais surtout, avec un étalage pompeux de vertu, d'esprit, de beaux sentimens; que sais-je?

LE DUC.

Monsieur, celui qui peut librement se livrer tout entier aux impressions que l'innocence et la beauté réunies font sur son cœur, me parait plutôt un objet d'envie que de ridicule. . . Et comment nommez-vous la personne qu'il va rendre heureuse? car Alphonse de Léon. . . Je sais l'antipathie qui règne entre vous deux; vous le détestez.

D. PEDRE.

Moi! seigneur. . .

LE DUC.

Oui, et l'origine de cette aversion m'est connue. Il obtint malgré vous le grade glorieux que lui disputait votre ambition.

D. PEDRE.

Celui que j'occupe auprès de votre excellence, est plus honorable cent fois; je ne suis point jaloux d'un homme tel que lui.

LE DUC.

N'en parlez point si légèrement; Alphonse de Léon est doué de rares qualités; j'aurais voulu pouvoir me l'attacher, je veux même m'en occuper.

D. PEDRE.

S'il n'est pas trop tard; selon ce que j'ai entendu dire, son plan n'est pas de paraître à la cour; il veut aller s'ensevelir dans les vallées de la Catalogne.

LE DUC.

Quelle est donc la personne pour laquelle il fait un si grand sacrifice?

D. PÈDRE.

C'est une certaine Léonore de Volmar.

LE DUC.

Comment? une certaine . .

D. PÈDRE.

Léonore de Volmar.

LE DUC.

Cela est impossible.

D. PÈDRE.

Mon seigneur, rien n'est plus certain.

LE DUC.

Non, vous dis-je, cela n'est pas et ne peut-être. Vous vous

trompez de nom. La famille des Volmar est étendue ; c'est peut-être une Léonore . . mais non pas Léonore de Volmar.

P. PÈDRE.

Pardonnez-moi.

LE DUC.

Il y en a donc deux de ce nom ? Vous disiez d'ailleurs *une certaine* : une certaine ! il n'y a qu'un impudent qui puisse parler ainsi de la véritable.

D. PÈDRE.

Seigneur, vous êtes hors de vous-même, vous connaissez cette Léonore ?

LE DUC.

C'est à moi d'interroger, à vous de répondre. Est-ce la fille du major de Volmar, qui a une terre près de la Tour-des-Bois ?

D. PÈDRE.

Elle-même.

LE DUC.

Qui demeure ici dans Tolède, avec se mère ?

D. PÈDRE

Elle-même.

LE DUC.

Près du temple nouveau ?

D. PÈDRE.

Elle-même.

LE DUC.

En un mot. (*Il s'empare du portrait et le présente.*) Veux-tu parler de celle-ci, de cette Léonore ?

D. PÈDRE.

Oui, oui, seigneur, c'est elle.

LE DUC.

Malheureux ! que m'as-tu dit ? (*Il tombe dans un fauteuil.*)

D. PEDRE.

L'aimeriez vous, seigneur ?

LE DUC.

Si je l'aime ! . . et c'est aujourd'hui qu'elle serait . .

D. PÈDRE.

Epouse d'Alphonse de Léon.

LE DUC.

Dieu.

D. PÈDRE, *à part.*

Tirons parti de la circonstance.

LE DUC, *absorbé.*

Léonore !

D. PÈDRE.

Et malgré sa répugnance pour la plus affreuse contrainte . .

LE DUC.

Que dis-tu ?

D. PÈDRE.

Que Léonore est sacrifiée au choix de l'inflexible Volmar ;

qu'elle obéit en victime à l'autorité paternelle, et qu'on la force à cet hymen.

LE DUC.

Elle n'aime point Alphonse de Léon ?

D. PÈDRE.

L'aimer ! elle le hait, j'en suis assuré ; et qui voudrait subir la dépendance de cet époux rigide et sombre ?

LE DUC.

Et vous êtes sûr que Léonore s'oppose.

D. PÈDRE

Respectueuse et tremblante, elle cède aux lois de son père.

LE DUC.

Et cet hymen s'achevera . .

D. PÈDRE.

Que je perde à jamais vos bontés si j'altère la vérité ; vous en aurez la preuve avant la fin du jour.

LE DUC, *égaré.*

La preuve ?

D. PHÈDRE.

Ils doivent être unis aujourd'hui, et c'est à la campagne du vieux major que doit se célébrer cet hymen sans pompe et sans retard. Dans deux heures, la mère, la fille, le comte et quelques amis particuliers, partiront pour s'y rendre.

LE DUC.

Il ne me reste plus qu'à mourir.

D. PÈDRE.

Seigneur . .

LE DUC.

Malheureux, que t'ai-je donc fait pour me déchirer le cœur? eh bien, oui, je l'aime, je l'idolâtre ; que m'importe après tout que vous le sachiez, que vous en soyez même instruit depuis longtems, vous tous qui prétendiez que je portasse les chaînes de la comtesse d'Ovreda . . mais que vous, D. Pèdre, qui paraissiez être mon ami, vous ayez eu la perfidie de me cacher jusqu'à ce moment le danger qui menaçait mon amour ! si je vous le pardonne jamais . .

D. PÈDRE.

Que j'expire à vos pieds si j'en avais le moindre soupçon. Ma surprise ne peut s'exprimer, je vous jure seigneur . .

LE DUC, *revenant à lui.*

Ah ! D. Pèdre, plaignez-moi donc.

D. PÈDRE.

Voilà bien les hommes du pouvoir. Aujourd'hui ils nous honorent de leur confiance, et ils nous revêtent leurs secrets, demain nous leur sommes étrangers.

LE DUC.

Eh ! comment pouvais-je vous confier ce que j'osais à peine m'avouer à vous même. Pouvais-je espérer d'être un jour à celle que j'idolâtre, à celle dont le premier aspect dans un instant, un seul

instant m'a subjugué pour toute la vie. Pèdre le croiriez-vous, n'avais-je pas conçu, dans mon délire, le projet d'une union si disconvenante à mon rang.

D. PÈDRE.

Seigneur, la famille des Volmar, en Helvetie, est issue d'une très-illustre origine. Une disgrace, un revers, ont expatrié ce vieillard fixé depuis trente ans à Tolède, et naturalisé Espagnol.

LE DUC.

J'en suis instruit comme vous, mais comment ouvrir mon cœur, faire une demande à ce vieillard inflexible qui me haït?

D. PÈDRE.

Il s'agit d'abord de l'aveu de sa famille. Connaît-elle les sentimens dont vous l'honorez?

LE DUC.

Léonore! . . je n'ai jamais pu parvenir à lui parler une seconde fois.

D. PÈDRE.

Et la première!

LE DUC.

Dans le trouble où je suis, vous voulez m'engager dans un long récit; je suis à la merci des flots, est-il tems de démander comment la tempête s'est élevée? sauvez-moi s'il se peut, et je vous repondraì.

D. PÈDRE.

Vous sauver! mais où donc est le danger? n'exercez-vous pas le pouvoir.

LE DUC.

Le pouvoir! . . en est-il pour l'amour.

D. PÈDRE.

Vous pouvez, du moins, retarder, empêcher l'hymen de Léon;

LE DUC.

Comment! voyons, parlez, que feriez-vous à ma place.

D. PÈDRE.

Je me persuaderais d'abord que je suis dépositaire d'une autorité.

LE DUC.

Dont je ne dois pas abuser.

D. PÈDRE.

Est-ce abuser d'un pouvoir que de l'employer fortement pour sauver une victime de la tirannie d'un père injuste.

LE DUC.

Mais encore une fois, comment? quels sont mes droits? quels moyens? . . vous dites que c'est aujourd'hui qu'ils seront unis.

D. PÈDRE.

Aujourd'hui même.

LE DUC.

Parlez donc, achevez.

D. PÈDRE.

Voulez-vous me donner la liberté d'agir et approuver ce que je ferai?

LE DUC.

Tout ce qui pourra détourner ce coup funeste pour Léonore et pour mon cœur.

D. PÈDRE, *vivement.*

Ainsi ne perdons point de tems. Partez aussitôt pour votre château de Morena près la Tour-des-Bois. Si je ne viens point à bout d'éloigner Alphonse . . . mais non je réussirai ; vous devez faire partir un message extraordinaire pour Madrid.

LE DUC.

Oui, les intérêts de l'état l'exigent.

D. PÈDRE.

Qu'Alphonse de Léon soit ce messager, à condition qu'il partira dès aujourdhui.

LE DUC.

Excellente idée ! à merveille ! mais pourquoi me rendre à Morena ?

D. PÈDRE.

Vous m'avez promis de me laisser agir, il le faut.

DE DUC.

Agis, dispose, ordonne, porte ma volonté à Léon.

D. PÈDRE

Je l'amène à votre campagne.

LE DUC.

Je pars à l'instant même.

D. PÈDRE.

Seigneur c'en est assez. Vous connaissez D. Pèdre, ce n'est pas seulement ses services, ses soins, c'est son sang qu'il vous devouerait.

LE DUC.

J'y compte : courez, hâtez-vous ? (*D. Pedre sort.*)

SCENE IX.

LE DUC, *seul.*

Oui, à l'instant même. Où est-il ce portrait enchanteur, (*l'eppercevant près du fauteuil*), ciel ! on le foulerait aux pieds ! dois-je te contempler encore ? pourquoi faire entrer plus avant le trait qui me blesse ? (*il le pose sur le bureau.*) J'ai soupiré assez longtems . . plus long-temps que je n'aurais dû . . et je n'ai rien fait, rien tenté . . et cette inactive langueur a failli me faire tout perdre . . O ciel ! si tel devait être mon malheur . . si D. Pèdre ne réussissait point . . aussi pourquoi me reposer entièrement sur lui. Il me vient une pensée . . à cette heure même. . . (*Il regarde une horloge.*) Oui c'est l'heure accoutumée où son plus cher devoir la conduit chaque jour au temple. (*Il sonne.*) Ma voiture.

SCENE X.

LE DUC ARGAVIVA.

ARGAVIVA, *entrant.*

Oui, monseigneur, (*se retournant en criant au fond*), Justin, les chevaux, le gouverneur va sortir.

LE DUC.

Approchez, voilà ce que j'ai décacheté ce matin. Vous verrez vous-même les réponses qu'il faudra faire.

ARGAVIVA.

Oui, monsigneur.

LE DUC, *tenant un placet.*

J'ai accordé cette demande. Il est vrai que ce n'est pas peu de chose. Vous attendrez pour l'expédition, ou bien vous n'attendrez pas, comme vous voudrez.

ARGVVIVA.

Comme il vous plaira à vous-même.

LE DUC.

Je pars pour la campagne.

ARGAVIVA, *lentement.*

Mais votre excellence sait bien que pour le présent . .

LE DUC.

Finissez donc, homme éternel . . . vous n'avez qu'à prendre tous ces papiers, voyez, lisez, il faut que je sorte, nous travaillerons demain. (*Il sort.*)

SCENE XI.

ARGAVIVA, *seul.*

Oui, nous travaillerons demain. Quelle vivacité ! quelle effervessence ! c'est le mouvement perpétuel, il faut tout voir, tout faire dans un clin-d'œil. Heureusement que l'étendue de ma judiciaire suffit à tout, debrouille tout, devine tout ; c'est un dédale que ce cabinet. Oh ! si je n'avais pas une tête comme la mienne, je serais sûr d'y perdre l'esprit ! qu'entends-je ? encore la comtesse, il était tems qu'il partit.

SCENE XII.

ARGAVIVA, LA COMTESSE d'Ovreda.

LA COMTESSE, *d'un ton impérieux.*

Le peintre Lambert qui sort de chez moi, m'annonce qu'il a fait parvenir mon portrait au duc, l'a-t-il reçu ?

ARGAVIVA.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Il était donc ici quand vous le disiez absent!

ARGAVIVA.

Il est rentré.

LA COMTESSE.

Mensonge, fausseté, quelle conduite de la part du Duc! à peine ses introducteurs me laissent-ils pénétrer jusqu'ici. Personne ne vient à ma rencontre, si non un impudent valet qui aurait presque voulu m'enpêcher d'entrer. Ne suis-je pas dans ce palais même où une foule de courtisans s'empressait sur mes pas?

ARGAVIVA, *à part.*

Oh! son règne est fini.

LA COMTESSE.

Lui a-t-on remis ma lettre.

ARGAVIVA.

Aussitôt qu'il a paru.

LA CONTESSE.

Eh bien, voyons, monsieur, parlez, expliquez-vous, ne répondez-vous plusque par monosyllables? vous agissiez naguère avec plus de respect et de zèle. Qu'a-t-il dit de mon portrait! l'a-t-il considéré dans les détails de son ensemble.

ARGAVIVA.

Mais je crois que . .

LA CÒNMESSE.

Qu'en a-t-il dit!

ARGAVIVA.

Tout ce que je peux certifier à madame la comtesse du fond de l'ame et en toute vérité, puisque j'y étais . .

LA COMTESSE.

Eh bien!

ARGAVIVA.

C'est qu'il n'a rien dit du tout, il l'a regardé sans parler.

LA COMTESSE,

Et de ma lettre enfin!

ARGAVIVA.

La lettre.

LA COMTESSE.

Comme il reste immobile! quels yeux! vous me dites qu'il l'a reçue.

ARGAVIVA.

Oui, reçue mais non lue.

LA COMTESSE.

Quoi! il ne l'a pas lue! . . (*avec émotion et presqu'attendrie.*) Pas même lue! . . vous êtes un impertinent.

ARGAVIVA.

C'est par distraction j'en suis sûr.

LA COMTESSE, *d'uu air menaçant.*

Me dédaigner à ce point . . ah! l'amour sera remplacé par un autre sentiment,

ARGAVIVA.

Madame j'ai affaire, c'est le moment de l'audience, c'est moi qui suis chargé de tout, et vous concevez que le duc absent . . .

LA COMTESSE.

Le duc absent! cela n'est pas,

ARGAVIVA.

Oh foi! d'Argaviva, il est parti pour la Tour-des-bois.

LA COMTESSE.

Que de départs précipités.

ARGAVIVA.

Vous en doutez, madame la comtesse! venez, voyez plutôt, visitez les appartemens.

LA COMTESSE.

Venez, suivez-moi, visitons les appartemens. Il faut que je le voye, il faut que je lui parle . . ou je n'aurai plus le pouvoir de revenir dans ce palais. Le cœur, le nom, le rang de la comtesse d'Ovreda ne souffrent pas impunément le mépris et l'ingratitude.

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un jardin.

SCENE PREMIERE.

PETREO, Domestiques du château.

(Pétréo et les domestiques sont parés et portent des rubans à la boutonnière et des bouquets à la main).

PETREO.

Paix! paix! mes amis; ce n'est pas encore le moment, le coup de surprise serait manqué. Je vous avertirai, quand il faudra. Mlle. de Volmar n'est pas encore arrivée d'où est-ce qu'elle va tous les matins pour prier pour tous ses parens, et un jour comme celui-ci, le jour de son mariage, elle va prier pour elle aussi et pour le futur, et ça la retiendra un peu plus long-tems. Allez, camarades, je vous préviendrai, je vous donnerai le signal. C'est ici que nous allons faire le compliment d'avant la nôce, dont je vous ai donné la dictée à chacun, de l'invention de ma tête. Le savez-vous bien de mémoire.

TOUS.

Oui, oui.

PETREO.

C'est bon, allez; attendez dans la chambre verte. Pas de bruit. Le mari de Mlle. Léonore peut descendre, et je veux la saisir d'un étonnement de joie impromptu, avant le départ pour la consommation du mariage.

SCENE II.

PETREO, *seul.*

Ce sera gentil! (*Il tire un papier*). Le v'la le compliment: ce jardin de l'hôtel de Volmar, le plus vaste, le plus beau de Tolède, est bien ce qu'il fallait pour le réciter à la mariée en plein air. Oui, quoique la cérémonie doive se faire à la petite maison des champs, il est bien juste que j'y fasse une petite déclamation en rimes à Dona Léonore, avant d'sortir de l'hôtel. J'vas débiter çà comme un dieu à la tête des domestiques de la maison. Je les ai fait tous habiller superbement par mon ordre à neuf; il fallait bien çà, puisque les maîtres ont mis les uniformes dorés. Oh! que je suis faché que M. de Volmar ne puisse être témoin de ce coup de tête de mon esprit; il est là bas pour attendre les fiancés; il aime tant sa chère fille! elle est si gentille, si bonne, et puis un sourire d'enchantement, une rougeur d'embarras superbe dans une demoiselle de dix-huit ans! des yeux plus grands que les miens, une bouche pas plus grande que ses yeux. On n'a qu'à l'entendre et à la voir, elle vous arrive là tout droit. Je ne suis qu'un domestique de confiance de M. de Volmar, mais je le dis la main sur le cœur, foi de Pétréo, on n'est pas maître de soi en la voyant; c'est un ange qui fait palpiter, on devient sensuel malgré soi; si il s'en trouvait quelqu'autre comme elle en Espagne, et qu'elle voulût. . . je ne serais pas garçon quinze jours; malgré mon attachement pour la famille, mon compte serait bientôt. . . Mais à quoi que j'vas penser? un si bel amour n'est pas fait pour un orphelin. Qu'on est malheureux cependant d'être sensible tout seul au milieu des autres; voilà Léonore établie superbement, la v'la dame de Léon, sous trois quarts d'heure. Après la fête elle va monter en carosse; je pars en courier devant la voiture. (*Il regarde sa boutonnière*). Voilà le signal du mariage qui nous l'enlève. Oh! c'est égal, c'est pour son bonheur. Gardons toujours cette condition, qu'elle différence avec celle que M. Brigardino m'avait procurée! Brigardino! ne prononçons pas ce nom là. Si je l'avais fréquenté plus long-tems, j'étais un jeune homme perdu. Quand je me souviens de ce patissier Andalous, dont il fit enlever la fille avec sa dot, je frissonne de tout mon corps. J'étais en condition chez ce brave traiteur, quand ce coquin de Brigardino, que je ne connais pas, me fit participant de son crime, sans le savoir. J'en tremble encore; mais je ne voulus pas de la part qu'il me proposa de l'argent enlevé, quand je sus. . . Tiens! qu'est-ce qu'il nous arrive? (*Il regarde*). Un cheval qui entre au grand galop dans l'hôtel. . . C'est not' maître, c'est M. de Volmar. Ah! morguenne! madame l'a vu; elle court, elle saute à son cou. Il faut que la préparation des préparatifs soit toute prête à la campagne, puisqu'il vient faire un tour à la ville. Ils sortent de la cour, ils viennent au jardin, les v'là ces bons maîtres.

SCENE III.

VOLMAR, CLARA, PETREO.

CLARA.

Comment! sans nous prévenir, Ah! mon ami!

VOLMAR.

Ma chère Clara, cela s'appelle surprendre les gens, n'est-ce pas?

CLARA.

Et de la manière la plus agréable, si toutefois c'était votre unique dessein.

VOLMAR.

Il faut te l'avouer; un autre motif est cause de ma subite et courte apparition à Tolède, quand tu me croyais à la campagne où tout est disposé pour recevoir nos futurs époux.

CLARA.

Voici le grand jour.

VOLMAR.

Un message que je n'y attendais pas, une affaire particulière vient de me rappeller à la ville, d'où je n'ai pu repartir sans te voir.

CLARA.

Quel message si pressant. . . Tu ne me réponds pas, tu parais soucieux.

VOLMAR.

Soucieux! à l'instant du bonheur de ma fille.

CLARA.

Tu ne dois rien cacher à ton épouse. Quelle affaire particulière?..

VOLMAR.

C'est au palais du Gouverneur que j'étais mandé.

CLARA.

Est-ce le Duc lui-même.

VOLMAR, *à part.*

Cachons lui des propositions dont le faux éclat pourrait l'éblouir.

CLARA.

Le Gouverneur vous a mandé.

VOLMAR.

Non pas précisément lui-même. C'est un objet d'avancement pour une personne à laquelle on s'intéresse. . . Des renseignemens qu'on me demandait. . . Mais pourquoi m'occuper d'autre chose que de vous, du comte de Léon, et de ma chère Léonore. Me voilà, je repars et vous attends, où est Léonore, où est-elle?

CLARA.

Vous savez, mon ami, sa religieuse habitude; elle a tout quitté pour voler au temple.

VOLMAR.

Seule?

CLARA.

Nous sommes à deux pas.

VOLMAR.

Un seul suffit pour se perdre.

CLARA.

Mon ami, sois sans crainte, Clémence l'accompagne.

VOLMAR.

Ah! vous me rassurez. Je vais embrasser Alphonse de Léon, c'est le choix de mon cœur, votre gendre aujourd'hui, l'époux de Léonore. (*Il sort*).

PETREO.

Oh! comme il est content!

CLARA, *à Pétréo.*

Nous ne sommes visibles aujourd'hui pour personne.

SCENE IV.

PETREO, *seul.*

C'est à dire, pour aucun curieux. Combien ne m'a t-on pas fait de questions depuis une heure. . . Mais qu'est-ce qui vient là.

SCENE V.

PETREO, BRIGARDINO, *enveloppé dans un manteau.*

BRIGARDINO.

Pétréo! Pétréo!

PETREO.

Il me semble que cette voix m'est connue. . , (*Brigardino se découvre*). Brigardino! c'est vous?

BRIGARDINO.

Oui, parbleu! comme tu vois. Il y a assez long-tems que je rode autour de ce jardin pour te parler.

PETREO.

Quoi! vous osez vous montrer? ne savez-vous pas que depuis votre dernière affaire, la justice de Catalogne vous poursuit?

BRIGARDINO.

Je suis à Tolède.

PETREO.

Que me voulez-vous, je vous en prie, si l'on me voit avec vous, je suis renvoyé.

BRIGARDINO.

Tu as participé aussi à cette affaire dont tu parles.

PETREO.

J'étais de la société, j'en conviens; vous m'avez entrainé malgré moi avec Los Rios, j'étais ignorant du pourquoi, mais ce n'est pas moi qui ai enlevé la fille du patissier de Séville.

BRIGARDINO.

Motus! silence, ou sinon je parle et j'agis; ta sureté me répond de toi.

PETREO.

Vous me faites trembler.

BRIGARDINO.

Ne trembles pas.

PETREO, *à part.*

Ce que c'est que d'avoir fréquenté sans connaître.

BRIGARDINO.

Ne trembles pas, te dis-je ; je n'ai plus de poursuites à craindre, les affaires sont arrangées, Pèdre me protège, et je me montre reconnaissant.

PETREO.

Ah! tant mieux (*bas*). pour moi qui craignais tant le compromis. (*haut*). Vous êtes habillé comme un seigneur, vous n'êtes donc plus en condition chez ce richard de Madrid?

BRIGARDINO.

Qu'appelles tu en condition! je suis inspecteur garde-chasse de la Tour des Bois, grace à D. Pèdre à qui je donne de tems-en-tems, de bons coups de main.

PETREO.

Diable! et comme ça, vous entrez au château?

BRIGARDINO.

Plus facilement qu'ici.

PETREO.

Vous voyez quelquefois passer le Gouverneur?

BRIGARDINO.

Je fais plus, je reçois ses ordres, il me parle.

PETREO.

Il ne vous connait donc pas sous le nom de Brigardino?

BIGARDINO.

Dubrigard, voilà mon nom d'entrée dans les forêts que j'inspecte.

PETREO.

Je sais bien quand vous l'avez pris, après l'enlèvement de la dot.

BRIGARDINO.

A propos de dot ; j'ai tiré quatre cents piastres du trousseau, tiens, voilà ta part. . . Tiens donc, prends.

PETREO.

Je ne veux rien, gardez tout.

BRIGARDINO.

Volontiers; si les dons de ton ancien chef, n'ont plus de prix pour toi. . . (*Il fait semblant de remettre la bourse dans sa poche*).

PETREO.

En hien! donnez donc, puisque c'est une part qui m'est dévolue et que tout est arrangé, je m'y risque. Mais vous n'êtes pas venu tout exprès pour me remettre cet argent.

BRIGARDINO.

Vous insultez à Brigardino. Misérable! quelle idée as-tu donc de notre probité, si tu nous crois capable de retenir à quelqu'un ce qu'il a gagné? cela peut être de mode dans un certain monde;

mais parmi nous. . . (*D'une voix terrible*). Apprends à meconnaître.

PETREO.

Oh ! je ne parlais pas pour vous rien reprocher ; je sais qu'il y a des voleurs qui sont de bien honnêtes gens. (*A part et inquiet*). Il faut bien dire comme lui (*Haut*). Quand ce ne serait que le beau trait de venir m'apporter à moi, pauvre domestique, une part du gain légitime, me chercher pour ça. . .

BRIGARDINO.

Un autre objet m'appelait de même ici.

PETREO.

Quel objet !

BRIGARDINO.

Dis moi, le vieux Volmar vient d'arriver tout seul ?

PETREO.

Tout seul. Il vient d'arriver de sa maison de campagne en se promenant, pour voir si sa fille, qui doit y être mariée aujourd'hui au jeune Alphonse de Léon.

BRIGARDINO.

Je le sais, crois-tu qu'il s'en retourne bientôt ?

PETREO.

Si promptement, qu'il ne manquera pas de vous trouver ici, si vous ne vous éloignez à l'instant.

BRIGARDINO.

J'espère bien m'y retrouver, m'y montrer tout à l'heure ; je ne suis affublé de ce manteau que pour avoir de toi les renseignemens dont j'ai besoin ; tu ne vas plus me reconnaitre toi-même ; d'ailleurs, je n'ai jamais été connu de tes maîtres ; il était essentiel que je te previnsse d'abord de ne pas dire un seul mot, de n'avoir par l'air de m'appercevoir quand je vais reparaître ici.

PETREO.

Mais j'espère que vous n'avez pas de nouveaux mauvais projets.

BRIGARDINO.

Ni conjectures, ni conseils, je n'en veux pas, ou tu es embarqué sur la même mer.

PETREO.

Je ne parle pas, mon cher Dubrigard, je vous dirais seulement de ne pas former quelque dessein sur lui. Prenez garde, c'est un homme qui. . .

BRIGARDINO.

Je le connais bien ; n'ai-je pas servi sous lui ! à quelle heure les jeune gens partiront-ils ?

PETREO.

Vers midi.

BRIGARDINO.

En grande compagnie.

PETREO.

La mère, la fille, le comte dans une seule voiture, quelques amis, les témoins. . .

BRIGARDINO.

Combien de domestiques?

PETREO.

Deux, et moi qui dois courir devant le carosse.

BRIGARDINO.

Devant lequel? le vôtre, ou celui du Comte?

PETREO.

Celui du Comte.

BRIGARDINO.

Tant pis; il y aura encore là un postillon, et pour cocher un maître homme... Cependant...

PETREO, *tremblant.*

Que prétendez-vous donc faire.

BRIGARDINO.

Tu cours devant, eh bien, va cours toujours; cours, te dis je, et ne retournes seulement pas la tête. Pétréo! tu me connais: s'il t'échappe un seul mot... si tout n'est pas conforme à ce que tu viens de me dire...

PETREO.

Brigardino! au nom du ciel, je vous ai dit la vérité.

BRIGARDINO.

J'y compte, je te crois; il suffit; je me suis expliqué. Adieu. (*Il sort*).

SCENE VI.

PETREO, *seul.*

O l'indigne sujet! faut-il donc que je l'aye connu dans la jeunesse de mon enfance! faites un seul pas avec les méchans, ils ne vous lachent plus qu'i s ne vous ayent enfoncé dans le précipice avec eux. Que je m'en veux de ma première annnée de service, chez le patissier... Encore M. le Major... Oui, ma foi... Oh! s'il savait que Léonore est sortie toute seule, il grondrait Madame. Le voila.

SCENE VII.

VOLMAR, CLARA, PETREO.

VOLMAR, *à son épouse.*

Que Léonore tarde à revenir! je voulais la presser sur mon sein avant de retourner... mais c'est après l'hymen, après le nœud sacré qui doit avant la fin du jour l'unir à Léon, qu'elle recevra mes embrassemens paternels; adieu, ma chère Clara, ne tardez point à me suivre tous.

CLARA, *à Volmar.*

Encore un instant, Léonore serait trop affligée de ne t'avoir

point vu, elle sortira du temple à l'heure indiquée pour notre départ.

VOLMAR.

Fort bien, que les faveurs du ciel descendent sur elle! je la verrai à la Tour des Bois, en la conduisant à l'autel.

CLARA.

Veux-tu que j'envoye Pétréo?

PETREO.

Oui, Monseigneur, voulez-vous que je l'aille chercher.

VOLMAR.

Non, que fais-tu là, va t'occuper de leur départ (*Pétréo sort*).

CLARA.

Alphonse de Léon va bientot paraître ici.

VOLMAR.

Je viens de le voir, le digne jeune homme! je brûle de l'appeler mon fils; tout en lui me ravit, surtout la résolution qu'il a prise de se retirer dans l'héritage de ses pères, et d'y vivre loin de la cour.

CLARA.

Toujours votre éloignement pour le monde.

VOLMAR.

Je sais, ma chère Clara, que nous ne sommes point du même avis sur ce point.

CLARA.

Je ne répondrai qu'un seul mot en faveur du séjour brillant que votre austère vertu vous rend si odieux. Ce n'est que dans ce grand monde que l'amour pouvait réunir deux cœurs faits l'un pour l'autre. Ce n'est que là qu'Alphonse de Léon pouvait rencontrer Léonore, et c'est là qu'il l'a trouvée.

VOLMAR.

Parce que l'événement a justifié une fois vos idées, ne vantons pas notre sagesse, quand nous n'avons que du bonheur. Maintenant qu'ils sont unis, ces deux cœurs faits l'un pour l'autre, qu'ils partent, qu'ils aillent où la paix et l'innocence les appellent. J'ai mes raisons, je connais cette cour, l'intérêt que prend à ma famille un Gouverneur qui me déteste au fond de l'ame.

CLARA.

Pourquoi ces craintes, cet ombrage? si vous saviez avec quelle noble candeur il a parlé de vous et de votre fille, en la voyant pour la première fois.

VOLMAR.

Le Duc? où? dans quels lieux?

CLARA.

Chez le chancelier d'Oréas, dans la dernière assemblée qu'il honora de sa présence. Il lui témoigna tant de bontés...

VOLMAR.

Des bontés!

CLARA.

Il s'entretint fort long-tems avec nous.

VOLMAR.

Et c'est à vos yeux une gloire.

CLARA.

Il fut enchanté de son esprit.

VOLMAR.

Vous me racontez tout-cela avec un enthousiasme. . . O mère imprudente et légère.

CLARA.

Ta fille était auprès de ton épouse, quel vain effroi, qui peut vous agiter.

VOLMAR, *se contraignant.*

Rien. . . rien, heureusement que le danger n'existe plus et qu'il ne pourra plus renaître. Ah! quand je me figure. . . juste ciel! un homme puissant, abandonné à ses passions et à ses flatteurs! . . Pourquoi ne pas m'en avoir averti sur-le-champ. . . Clara, je voudrais ne vous rien dire de désagréable, cependant je le ferais, si je m'arrêtais plus long-tems, laissez-moi partir pour recevoir mes enfans; tout est disposé; je vous attends, venez, venez me joindre au plus tôt. (*Il sort*).

SCENE. VIII.

CLARA, *seule.*

Quel homme! ô qu'il est cruel de tout voir sous d'odieuses couleurs! si c'est là connaître le cœur humain, qui pourrait desirer cette connaissance funeste? Mais Léonore ne revient pas... on est ennemi du père, donc on n'admire la beauté de sa fille que pour l'outrager, quelle conséquence! . . Qu'entends-je? voici ma fille, dans quel état! . .

SCENE IX.

CLARA, LEONORE, *se précipitant sur le théâtre hors d'elle-même et dans le plus grand trouble.*

LÉONORE.

Grace au ciel! je suis en sûreté . . mais aurait-il osé me suivre. . l'avez vous vu, ma mère, l'avez vous vu? non, non, je ne crains plus rien, je suis dans vos bras.

CLARA.

Ma fille! qu'as-tu . . qu'est-il arrivé?

LÉONORE.

Oh Dieu!

CLARA.

Tremblante! les yeux égarés,

LÉONORE.

Qu'ai-je entendu! ah! dans quel lieu m'a-t-il fallu l'entendre!

CLARA.

Je te croyais au temple.

LÉONORE.

C'estlà, oui, c'est au pied des autels, mais est-il quelque chose de sacré pour le vice. O ma mère!

CLARA.

Parle ma fille, dissipe mes allarmes.

LÉONORE.

J'étais dans le lieu saint. J'entends prononcer avec un profond soupir e nom de votre fille, ah! que le ciel n'a-t-il fait alors gronder son tonnerre pour m'empêcher d'en entendre davantage. On parlait de beauté, on se plaignait que ce jour qui doit faire mon bonheur était pour un autre un jour de désespoir, un jour à jamais affreux; on me conjurait: il me fallait tout entendre malgré moi: immobile, je n'osais détourner mes regards; on insiste, on me presse . . je me lève, je me retourne, et le premier objet que j'apperçois . .

CLARA.

Qui, ma fille?

LÉONORE.

Le gouverneur.

CLARA.

Le gouverneur! ô trop heureuse impatience de mon époux. Il me quitte à l'instant.

LÉONORE.

Mon père! il est venu et il n'a pas voulu m'attendre.

CLARA.

S'il t'avait attendue . .

LÉONORE.

Qu'aurait-il pu me reprocher?

CLARA.

Il m'aurait accusé moi seule d'être la cause d'un événement que je ne pouvais empêcher, ni prévoir. A l'aspecte du duc, tes regards ont marqué l'indignation qu'il méritait.

LÉONORE.

A peine l'ai-je reconnu que ma fermeté m'a abandonnée, je n'ai pas osé lever une seconde les yeux sur lui, j'ai pris la fuite.

CLARA.

Et le suborneur,

LÉONORE.

Il me suivait; je ne m'en suis apperçu que sous la porte du temple. Je me suis senti saisir la main, c'était par lui. Il renouvelle ses instances. Je ne me souviens ni de ses discours, ni de mes réponses, comment suis-je échappée de ses mains, comment suis-je sortie du portique? je n'en sais rien. Je cours égarée, tremblante, je fuis . . je crois l'entendre sur mes pas, me suivre, entrer dans la maison, digne mère, protégez-moi.

CLARA.

Ma fille, calme toi, le péril est passé. Aujourd'hui, dans quelques instans, tu échappes à tous les piéges, Epargnons cette scène fatale à ton père.

LÉONORE.

Mais Alphonse doit tout savoir, n'est-il pas vrai, ma mère?

CLARA.

Non, non, il faut absolument garder le silence, ne lui laisser pas même entrevoir . .

LÉONORE.

Ces volontés seront toujours sacrées pour moi . . le voici.

SCENE X.

Les Précédens, ALPHONSE DE LEON.

ALPHONSE.

Ah! ma chère Léonore! (*à Clara.*) Madame, recevez . . .

LÉONORE.

Mon cher Léon.

ALPHONSE.

Je trouve ce joli front obscurci par quelques nuages.

CLARA.

Permettez-moi le même reproche. Pourquoi cet air triste, inquiet?

ALPHONSE.

Une espèce de redevance et de gêne m'attriste malgré moi. Mes amis veulent absolument que j'annonce mon mariage au gouverneur, et j'ai promis.

CLARA.

A quel propos, pourquoi?

LÉONORE.

Cher Alphonse, n'en faites rien.

ALPHONSE.

Vous me paraissez-bien agitée.

LÉONORE.

Oui, du désir de hater notre union.

CLARA.

Ah! soyez tout entier à nous, rien qu'à nous.

LÉONORE.

Cet heureux jour ne mérite-t-il pas qu'on donne un peu d'essort à sa joie.

ALPHONSE.

Il mérite bien davantage. Le sacrifice de ma vie ne payerait pas tout le bonheur qu'il me promet. Mais si près de tant de fécilité, c'est son excès même qui semble concerter toutes les facultés de mon cœur. (*à la mère.*) Madame, je pourrai bientôt vous appeler d'un nom plus cher.

CLARA.

Et qui fera ma gloire, mon cher Alphonse. Ma fille ton père va renaître au bonheur.

ALPHONSE.

Chère campagne de ma vie! quel homme que votre père, c'est le modèle des vertus. Combien mon ame s'élève en sa présence!

quels nobles sentimens il m'inspire! jamais je ne ressens plus vivement l'aiguillon de l'honneur; jamais la vertu ne me paraît plus attrayante et plus belle qu'auprès de lui. Ce n'est qu'en marchant sur ses traces que je puis me rendre digne de porter le nom de son fils, de posséder Léonore à jamais.

LÉONORE.

Je partage votre bonheur.

CLARA.

L'heure s'avance, va, ma fille, va disposer tout pour notre départ.

LÉONORE.

Je ne serai pas long-tems loin de vous. (*Elle sort.*)

SCENE XI.

CLARA, ALPHONSE, PETRO.

CLARA, *à Pétro qui entre.*

Qu'est-ce? que voulez-vous?

PÉTREO.

Madame, c'est le seigneur D. Pèdre qui demande à parler à M. de Léon.

ALPHONSE

A moi!

CLARA.

Qu'il vienne!

ALPHONSE, *surpris.*

D. Pèdre! que peut-il me vouloir? mon plus cruel ennemi.

SCENE XII.

Les Précédens, D. PEDRE.

D. PÈDRE.

Je vous demande pardon, madame, d'interrompre . . capitaine, j'ai appris chez vous que je vous trouverais ici, j'ai à vous parler d'une affaire très-importante, madame veut-elle bien . . un moment nous suffira.

CLARA.

Je vous laisse, Alphonse, songez que nous n'avons pas un instant à perdre. (*Elle sort.*)

SCENE XIII.

D. PEDRE, ALPHONSE.

ALPHONSE.

Eh bien, monsieur?

D. PEDRE

Je viens de la part du duc.

ALPHONSE.

Que m'ordonne-t-il ?

D. PEDRE.

Je m'applaudis d'avoir été choisi pour vous annoncer la faveur distinguée dont il vous honore. Si M. de Léon veut enfin me rendre justice, il sera forcé de reconnaître en moi, un de ses plus sincères amis.

ALPHONSE.

Au fait, je vous en prie.

D. PEDRE.

Son Excellence doit envoyer au plutôt un messager à la cour pour des affaires les plus importantes. Il a balancé long-tems pour fixer son choix. Enfin, M, de Léon, c'est en votre faveur qu'il s'est décidé.

ALPHONSE.

En ma faveur ?

D. PEDRE.

Oui, et s'il est permis à l'amitié de se vanter, j'ose me flatter de n'y avoir pas peu contribué.

ALPHONSE.

En vérité, seigneur, je suis fort embarassé de vous témoigner ma reconnaissance. Il y avait dejà longtems que je ne prétendais plus aux faveurs du Duc.

D. PEDRE.

Je suis persuadé qu'il n'attendait qu'une occasion digne de vous, et si celle-ci ne répond point encore au mérite d'Alphonse, j'avoue que mon amitié s'est un peu precipitée.

ALPHONSE.

L'amitié ! encore ce grand mot que vous répetez avec amphase ! à qui donc ai-je affaire ? d'honneur je n'aurai jamais osé me flatter de mériter l'amitié de D. Pèdre.

D, PEDRE.

Monsieur, je conviens de mes torts. Vous ne me pardonnerez point d'avoir, sans votre permission voulu être votre ami. Après tout, la faveur du duc, la commission honorable qu'il vous offre, restent les mêmes, et je ne doute point que vous ne les acceptiez avec le plus grand plaisir.

ALPHONSE.

Assurement.

D. PEDRE.

Vous voudrez bien me suivre.

ALPHONSE.

Où donc ?

D. PEDRE.

A son chateau de la Morena, tout est déja prêt, il faut que vous partiez dès aujourd'hui.

ALPHONSE.

Comment aujourd'hui ?

D. PEDRE.

Le plus promptement sera le mieux, l'affaire est très-pressée.

ALPHONSE.

Très-pressée! en ce cas je suis au désespoir d'être obligé de refuser l'honneur que le gouverneur voulait me faire.

D. PEDRE.

Et pourquoi?

ALPHONSE.

Parce que je ne puis partir ni aujourd'hui, ni même de plusieurs jours.

D. PEDRE.

Vous plaisantez M. de Léon?

ALPHONSE

Avec D. Pèdre!

D. PEDRE.

A Merveille! si la plaisanterie regarde le duc, elle n'en est que plus saillante, enfin vous ne pouvez pas partir?

ALPHONSE.

Non, monsieur, non; et j'espère que le duc voudra bien agréer mes excuses.

D. PEDRE.

Je serais bien curieux de les connaître.

ALPHONSE, *ironiquement.*

Elles vous paraîtront bien vagues, bien nulles, . . je me marie aujourd'hui.

D. PEDRE.

Eh bien, après?

ALPHONSE.

Après, après! d'honneur voilà une question bien naïve.

D. PEDRE.

Il n'est pas sans exemple qu'un mariage ait été différé. Je crois que les ordres d'un maître . .

ALPHONSE.

D'un maître! vous, monsieur, vous lui devez une obéissance aveugle; mais non pas moi! vous direz au duc ce que vous avez entendu; que je suis fâché de ne pouvoir accepter l'honneur qu'il me fait, parce que je contracte aujourd'hui une alliance dont j'attends tout mon bonheur.

D. PEDRE.

Ne lui ferez-vous pas dire en même tems avec qui?

ALPHONSE.

Avec Léonore de Volmar.

D. PEDRE.

La fille de cette maison.

ALPHONSE.

Oui, monsieur.

D. PEDRE.

Hum! hum!

ALPHONSE.

Que dites-vous?

D. PEDRE.

Je dis qu'en pareil cas, il y aurait encore moins de difficulté à différer la cérémonie, jusqu'à votre retour.

ALPHONSE.

Qu'appellez-vous la cérémonie.

D. PEDRE.

Ces bonnes gens ne s'en formaliseront pas.

ALPHONSE.

De qui parlez-vous.

D. PEDRE.

Et la petite, à coup sûr. ne vous échapera pas.

ALPHONSE.

Vous vous oubliez, je crois?

D. PEDRE.

Faut-il parler avec respect de la fille de Volmar!

ALPHONSE.

Non, non, monsieur, un vil flatteur ne sait honorer que le vice.

D. PEDRE.

Est-ce à moi, monsieur, qu'un tel discours s'adresse!

ALPHONSE.

Vous en doutez.

D. PEDRE.

Monsieur, vous me ferez raison.

ALPHONSE.

Rien de plus juste.

D. PEDRE.

Et je l'exige à l'instant même . . mais je ne veux pas troubler le repos d'un amant si tendre.

ALPHONSE.

Je n'ai en vérité, nulle envie d'aller à Madrid, mais j'ai le tems d'aller au parc d'Arcaleos avec vous, suivez-moi sur-le-champ.

D. PEDRE.

Vous osez menacer un envoyé du Duc, un agent de l'autorité?

ALPHONSE.

Je ne menace qu'un corrupteur, qu'un lâche ennemi qui provoque.

D. PEDRE.

Qnand mon devoir sera rempli, l'ordre du Duc exécuté, tu connaîtras D. Pèdre.

ALPHONSE

Je veux bien m'abaisser jusqu'à me mesurer avec toi.

(*Il sort en menaçant.*)

SCENE XIV.

ALPHONSE, CLARA, LEONORA.

CLARA, *accourant.*

Ciel! ciel!

LEONORE, *tremblante.*

Pourquoi ces cris.

CLARA.

D. Pèdre sort en menaçant, que veut-il? qu'est-il arrivé?

ALPHONSE.

Point d'alarmes, chère Léonore. Cet odieux courtisan vient d'accélérer mon bonheur.

LÉONORE.

Vos traits sont altérés.

CLARA.

Vos yeux enflammés de colère.

ALPHONSE.

Je ne lui dois que mon mépris. Le traître était jaloux de ma félicité. J'ai lu dans son ame perfide, il venait rompre nos liens.

CLARA.

Comment?

LÉONORE.

Par quels moyens? quel sujet . .

ALPHONSE.

Je dois vous épargner ces indignes détails, mais vous apprendre en même tems qu'il m'a rendu par son projet même le plus signalé des services, il me dispense d'annoncer notre hymen au Duc.

CLARA, *à part.*

Je respire.

ALPHONSE.

Vous, que d'avance. j'ose appeler du nom de mère, Léon n'attend plus que vos ordres; nous pouvons partir à l'instant.

SCENE XV.

Les Mêmes, PETREO.

CLARA.

Quel bruit!

PÉTRÉO.

C'est une dame en panache qu'est enragée. Lopès l'a laissée entrer dans le salon, malgré la consigne. Je voulais fermer la dernière porte sur le jardin, ah ben! oui, c'est un diable incarné, elle aurait plutot brisé les verroux.

LÉONORE.

Mon cher Léon!

ALPHONSE.

Une femme dis-tu!

PÉTRÉO.

Une furie d'enfer plutôt, tenez, le voyez-vous, la vl'a.

SCENE XVI.

Les Précédens, LA COMTESSE D'OVREDA.

LA COMTESSE.

Il faut que je parle à madame de Volmar.

ALPHONSE, *surpris.*

Le comtesse d'Ovreda !

LA COMTESSE, *entrant.*

Ah ! madame, pardonnez si n'étant connue de vous que par mon nom, j'ose, contre tous les usages, franchir votre porte, arriver jusqu'à vous.

CLARA.

Madame . .

LA COMTESSE.

Mon excuse est dans ma démarche. L'intérêt, l'honneur de votre nom, de votre famille en est le but.

CLARA.

L'honneur de ma famille.

LÉONORE, *à part.*

Aurait-elle appris!

LA COMTESSE.

Oui, madame, je puis parler devant M. de Léon. Je sais qu'il est votre gendre futur et que ce jour est celui de son hymenée.

ALPHONSE.

Qu'avez-vous à nous annoncer.

LA COMTESSE.

Un trait indigne, une perfidie, la plus noire des atrocités.

LÉONORE.

Je tremble.

CLARA, *a la Comtesse.*

Parlez.

LA COMTESSE.

Oui, respectable mère, oui, Alphonse, on poursuit votre fille, on poursuit votre épouse.

LÉONORE.

Ciel !

ALPHONSE.

Qui donc !

LA COMTESSE.

Le duc de Floresca, au temple, ce matin . .

CLARA, *l'arrêtant.*

Au nom du ciel ! je sais tout.

ALPHONSE.

Achevez ! madame, de grace, achevez.

LA COMTESSE.

Je le dois : mon silence serait un crime. Léonore . . . .

ALPHONSE.

Eh bien !

LA COMTESSE.

Le gouverneur veut vous la ravir.

ALPHONSE.

Qu'ai-je entendu.

LA COMTESSE.

L'affreuse vérité. Hatez-vous de former vos nœuds.

ALPHONSE.

La foudre m'a frappé.

LÉONORE.

Ah! cher Alphonse, partons.

CLARA, *à la Comtesse.*

Je vous en conjure. . .

LA COMTESSE.

Non, non, j'ai tout appris, tout vu : mes agens l'ont suivi, je l'ai suivi-moi même; j'y suis intéressée, vous le savez. Le monstre m'a fait sa victime; notre cause est commune, il nous outrage tous; soyez remplis de mon indignation, terminez l'hymen, le vautour attend sa proie, le crime poursuit la vertu.

ALPHONSE.

Voilà donc le motif de ce départ précipité. O traître D. Pèdre.

LÉONORE.

Cher Alphonse!

LA COMTESSE.

Il voulait vous éloigner, trame d'horreur. Eloignez-vous en effet, ne perdez pas un seul moment; scellez votre union sacrée; que ce puissant et sinistre rival perde l'espoir; qu'il soit accablé de votre bonheur; hâtez-vous, marchez à l'autel.

ALPHONSE.

A l'instant même, plus de retard, partons, madame.

PETREO, *accourant.*

D. Alphonse, les voitures sont prêtes.

ALPHONSE.

Partons. Mon sang bout dans mes veines, il s'allume, ah! madame, vous avez déchiré mon cœur, la vengeance et l'amour l'embrâsent. Hommes puissants, ma vie est en vos mains, on peut vous la livrer, me perdre; mais l'honneur, la vertu, Léonore est à moi. Armez vos barbares émissaires, qu'ils paraissent, qu'ils se présentent, qu'ils viennent me l'arracher, ce n'est que dans mon sang, ce n'est qu'avec ma tête qu'ils vous apporteront ce trésor.

Fin du second acte.

ACTE III.

Le théâtre représente la salle d'entrée de la maison du Duc, à la Tour des Bois.

SCENE PREMIERE.

LE DUC, D. PEDRE.

D. PEDRE.

Tout a été inutile, il a rejeté la faveur dont votre Excellence l'honorait.

LE DUC.

Et son hymen se terminera! celle que j'idolâtre sera aujourd'hui l'épouse d'un homme qu'elle déteste!

D. PEDRE.

J'ai fait ce que j'ai pu.

LE DUC.

Ce qu'il a pu! votre idée était bonne, elle donnait la certitude du succès. Vous vous y serez pris de manière. . . Si quelquefois un sot conçoit un bon projet, on doit en remettre l'exécution à un homme de tête. C'est à quoi j'aurais dû penser.

D. PEDRE.

Voilà ma récompense.

LE DUC.

Votre récompense! et de quoi?

D. PEDRE.

Exposez votre vie pour ceux qui gouvernent.

LE DUC.

M'allez-vous parler encore de votre défi, de votre cartel avec Léon? je le connais, il est brave.

D. PEDRE.

Avec certaines personnes.

LE DUC.

Je vous dis que je le connais et que ce n'est pas à des hommes tels que lui, que l'on fait deux fois la même proposition.

D. PEDRE.

J'ai l'honneur de répéter à votre Excellence, que contre le desir de mon honneur offensé, il a remis la partie à quinze jours après son mariage.

LE DUC.

Son mariage. . . son mariage. . . que l'enfer t'engloutisse.

D. PEDRE.

N'ai-je pas fait l'impossible pour l'empêcher? ne vous ai-je pas dévoué mes jours? ne l'ai-je pas ouvertement provoqué? n'a-t-il pas éludé, retardé l'entrevue? Si je le tue, me suis-je dit,

Léonore reste libre et le Duc est content; s'il me tue, il est obligé de fuir, et l'ymen ne se conclut pas.

LE DUC.

Mais il ne vous a pas tué, homme éternel, et Léonore est à lui.

D. PEDRE.

Monseigneur. . . voulez-vous me laisser agir?

LE DUC.

Qu'elle demande! et il perd les heures entières à me parler de ses prouesses, quand le moment fatal arrive.

D. PEDRE.

Si vous ne me rendiez pas responsable des événemens. . .

LE DUC.

Comme si je pouvais rendre responsable les gens, d'un projet approuvé d'avance, quand ce projet ne tend surtout qu'à délivrer une victime qu'on traine aux marches de l'autel; mais vous n'êtes capable de rien.

D. PEDRE.

C'est me donner l'ordre de me retirer.

LE DUC.

Arrêtez, monsieur, quel est ce plan?

D. PEDRE.

Vous m'en feriez un nouveau crime.

LE DUC.

Parlez.

D. PEDRE.

Si Léonore se trouvait dans ce château, ici même aujourd'hui, dans une heure?

LE DUC.

Vous n'en avez ni l'adresse, ni les moyens.

D. PEDRE.

Il est convenu que je ne réponds de rien.

LE DUC.

On vous entend : je n'ai qu'à vous donner un détachement de cavalerie; on l'enlèvera à force ouverte, et vous me l'amènerez en triomphe.

D. PEDRE.

Non, monseigneur, mon plan serait mieux conçu.

LE DUC.

Vous n'en savez exécuter aucun et l'infortunée va former un nœud qu'elle abhorre. Oubliez le fatal amour qui m'attache à elle plus qu'à la vie, ne pensons qu'à l'humanité. On va sacrifier Léonore, vous concevez des projets, des plans, et jamais un heureux effet. L'heure sonne, agent maladroit. (*On entend un coup de pistolet*).

D. PEDRE, *froidement.*

Seigneur, vous avez entendu. (*On entend deux autres coups*).

LE DUC, *surpris.*

Qu'y a-t-il? qu'est-il arrivé?

D. PEDRE.

Si j'étais plus actif que vous ne pensez.

LE DUC.

Plus actif? Expliquez-vous donc.

D. PEDRE.

Ce dont je viens de vous parler, on l'exécute.

LE DUC.

Serait-il possible? auriez-vous employé la violence?

D. PEDRE.

Au contraire, je l'ai défendue et Léonore n'est plus à Léon.

LE DUC.

Si vous aviez eu l'audace d'employer le crime.

D. PEDRE.

Jusqu'à présent j'avais fait trop peu, maintenant j'aurai trop fait.

LE DUC.

Mais les moyens employés.

D. PEDRE.

Sont aussi sages, aussi bien combinés qu'ils peuvent l'être. L'exécution est confiée à des gens sur lesquels je puis compter; vous vouliez empêcher un hymen désastreux, arracher Léonore à la tyrannie, je l'ai fait; la porte de votre parc donne sur le grand chemin; c'est là qu'un parti attaque la voiture; un autre, parmi lequel sont deux de mes gens, s'y précipite du parc, pour venir au secour des voyageurs. Pendant ce combat, que les deux partis font semblant d'engager, mon agent se saisit d'Eléonore, comme voulant la mettre en sûreté et la conduire ici par cette même porte du parc. Voilà les mesures que j'ai prises, les seules qui restaient pour sauver la vertu.

LE DUC.

Vous me jettez dans un effroi. . . (*Don Pèdre approche de la fenêtre*). Que regardez-vous?

D. PEDRE.

C'est par là qu'ils doivent venir. Je ne me trompe pas, je vois un homme masqué arriver au galop, c'est pour m'instruire du succès, Seigneur, éloignez vous.

LE DUC.

Qu'avez-vous fait? quelle précipitation! à quoi peut-elle nous conduire? Ah! dieu! je ne sais où j'en suis.

D. PEDRE.

Vous voudriez tout voir d'un coup-d'œil, sortez. (*le Duc sort.*)

D. PEDRE, *seul*, *regardant à la fenêtre.*

J'apperçois la voiture. On retrograde, on retourne au pas à la ville, mais si lentement et un domestique à chaque portière. Le coup n'aurait-il pas réussi. On vient, c'est mon homme, c'est Brigardino.

SCENE III.

BRIGARDINO, D. PEDRE.

BRIGARDINO.

Prenez vos mesures, monsieur, elle est ici dans un moment.

D. PEDRE.

Et Alphonse de Léon ?

BRIGARDINO.

Il n'est sans doute plus à craindre, je le présume, au moins. Je l'avais bien recommandé. Trois coups de feu . .

D. PEDRE.

Il a succombé ?

BRIGARDINO.

Je n'en ai pas la certitude ; je ne pensais qu'à mon objet, qu'à l'enlèvement de Léonore, sous prétexte de la sauver. Ce que j'ai pu seulement entrevoir au milieu des assaillans et du bruit, c'est que le capitaine se doutait de quelque chose ; il m'a paru sur ses gardes

D. PEDRE.

Pourquoi sa voiture retourne-t-elle à Tolède !

BRIGARDINO.

Je n'en sais rien, à propos, il y a eu de la perte de notre côté. Justiniano, mon plus vigoureux affidé a été victime.

D. PEDRE.

Laisse-là ton Justiniano, et dis-moi . .

BRIGARDINO.

En vérité Léon l'a très-bien ajusté, mais je crois aussi qu'on a très-bien ajusté Léon.

D. PEDRE.

Avez-vous tout prévu, tout préparé ?

BRIGARDINO.

Que je perde à jamais votre confiance, si je vous trompe. Avez-vous autre chose a ordonner ? j'ai trois lieues à faire, il faut que je retourne à l'inspection de ma forêt.

D. PEDRE, *a lui-même.*

Il n'a pu échaper.

BRIGARDINO.

Si quelqu'autre affaire se presente, seigneur D. Pèdre, vous connaissez mon zèle, mon devouement, mon domicile, je fais les choses aussi bien que personne, comme vous voyez ; et d'ailleurs je suis plus traitable qu'un autre.

D. PEDRE.

Non, reste, je te gardes ici aujourd'hui.

BRIGARDINO.

Je suis à vos ordres . . j'entends du bruit, on arrive.

D. PEDRE.

Courons vers le Duc.

BRIGARDINO.

Où allez-vous ? la voilà.

D. PEDRE.

Reste, il ne faut pas que je sois le premier objet qui se présente à ses yeux. (*il sort.*)

SCENE IV.

BRIGARDINO, ensuite LEONORE, Domestiques.

BRIGARDINO.

Allons, finissons la journée . . entrez, entrez, mademoiselle.

LÉONORE. *soutenue par deux domestiques.*

Ah! ah! je vous rends graces, vous avez empêché . . mais ciel! où suis-je! quoi seule! où est ma mère? où est Alphonse de Léon? me suivent-ils, me suivent ils de près?

BRIGARDINO.

Votre mère, Alphonse . . mais je crois . .

LEONORE.

Vous n'en êtes pas assuré? vous ne les avez donc pas vus? n'entendez-vous pas le bruit des armes?

BRIGARDINO.

Rien, mademoiselle, rien, je suis très-faché que ce soit un pareil accident qui nous procure l'honneur . .

LÉONORE.

Je suis peut-être chez vous, monsieur!

BRIGARDINO.

Pas tout-à-fait.

LEONORE.

Ah! pardonnez! près d'ici nous avons été attaqués par des voleurs: on est généreusement venu à notre secours et ce brave homme m'a descendu de la voiture, il m'a conduit ici, ma mère est encore en danger . . Alphonse . . Ils ne sont plus peut-être et je vis encore. Ah! souffrez que je retourne, je n'aurais pas dû les quitter.

BRIGARDINO.

Tranquillisez-vous, tout va bien, vous les reverrez, point d'alarmes; (*à un domestique*) toi cependant, cours, ils ignorent peut-être où est mademoiselle, ils la cherchent, sans doute, amenez-les aussitôt (*à part.*) gardez toutes les portes.

LÉONORE.

Je tremble.

BRIGARDINO.

Il ne leur est rien arrivé, je le sais.

LÉONORE.

Est-il bien vrai! sont-ils sauvés! mais pourquoi m'arretai-je ici; je devrais voler au-devant d'eux.

BRIGARDINO.

Comment! hors d'haleine, sans force, dans cet état! remettez-vous, souffrez qu'on vous conduise dans un appartement plus commode, je suis certain que déjà le duc est allé lui-même au-devant de votre mère. Bientôt vous verrez l'un et l'autre.

LÉONORE.

Que dites-vous!

BRIGARDINO.

Notre Duc lui-même.

LÉONORE, *effrayée.*

Le duc de Floresca!

BRIGARDINO.

Au premier bruit de votre accident, il a fait voler à votre secours. Il était furieux qu'on eût osé commettre un pareil attentat presque sous ses yeux. Il a donné ordre qu'on poursuivît ces brigands, et s'ils sont arrêtés, la punition sera exemplaire.

LÉONORE.

Le duc! mais où suis-je donc?

BRIGARDINO.

A la Tour des bois, dans sa maison de plaisance.

LÉONORE.

Ciel! et vous croyez...

BRIGARDINO.

Ah! ma foi, le voici déja.

SCENE V.

Les Prècédens, Le DUC.

LE DUC, *entrant*

Où est-elle? où est elle!... Mademoiselle, je vous cherchais, je tremblais; mais grace au ciel, rien de funeste pour vous dans ce désastre. Ainsi plus d'effroi Alphonse et votre mère. . .

LÉONORE.

Où sont-ils? où sont ils?

LE DUC.

Non loin d'ici.

LÉONORE.

Ah! monseigneur! je le vois, vous voulez me cacher. . .

LE DUC.

Non, mademoiselle, donnez-moi votre main et suivez-moi avec assurance.

LÉONORE, *embarrassée.*

Mais si le ciel les a conservés. . si mes pressentimens me trompent, pourquoi ne sont-ils pas ici. Pourquoi ne vous ont-ils pas suivi, monseigneur.

LE DUC.

Hâtez vous de m'accompagner et vous verrez bientôt disparaître vos terreurs.

LÉONORE, *désolée.*

Vous accompagner.

LE DUC.

Vous n'osez agréer mes soins. Croiriez vous que je puisse oser. .

LÉONORE.

Je suis à vos pieds, monseigneur.

LE DUC. *la relevant.*

Digne Léonore, c'est à moi de tomber aux vôtres; pardonnez-moi

d'avoir osé vous alarmer par un aveu qu'envain je voulais contenir. Comment justifier ma conduite. Comment rassurer votre cœur. Quoiqu'on ne puisse voir avec indifference tant de charmes, tant de vertus. . . Ah ! ne fremissez pas . je suis assez puni par le cruel effroi dont j'ai rempli vos sens Mais, loin de vous, loin de moi l'affreuse pensée qu'une coupable passion puisse me faire oublier le respect que je dois à Léonore de Volmar ! S'il faut que j'expire de mes tourmens, qu'elle vive au moins sans contrainte ; qu'on ne force point le don de sa main, qu'on ne l'entraine point au temple contre ses vœux.

LÉONORE.

Contre mes veux.

LE DUC.

Oui, je sais tout : victime du devoir et de l'obéissance, vous immolez l'amour à la nature, ou plutôt à la tyrannie paternelle ; vous lui sacrifiez votre cœur ; vos vœux secrets repoussent l'hymen qu'on vous prépare.

LÉONORE.

O ciel ! quelle imposture ! qui peut oser, seigneur.

LE DUC.

Fille céleste, plus ton dévouement est sacré, plus je dois empêcher ton malheur... et le mien. C'est ma fortune, mon rang, ma main, que je voulais t'offrir, tu les as rejettés ; eh bien ! immolons mon amour, ne pensons plus qu'à toi, j'aurai du moins sauvé la vertu.

LÉONORE.

Quelle lumière affreuse ! ah ! dieux, serait-ce vous dont les affreuses violences...

LE DUC.

Non, Léonore, non ; je le jure à vos pieds... Mais je rends grace au hasard funeste qui vous delivre malgré vous.

LÉONORE.

Qu'ai-je entendu !

LE DUC.

La vérité. Je vous dois tous mes soins; aucune parole, aucun soupir n'offensera plus vos attraits. Je mourrai, s'il le faut, mais vous ne vivrez pas pour votre oppresseur. Holà quelqu'un.

SCENE VI.

Les Mêmes, D. PEDRE, DOMESTIQUES.

D. PEDRE.

Monsieur le duc ?

LE DUC.

Conduisez Léonore dans un appartement.

D. PEDRE.

J'avais donné vos ordres.

LÉONORE.

Seigneur...

LE DUC.

Vous n'avez rien à redouter. (*aux domestiques.*) Tous les égards, tous les soins.... allez, qu'on la rassure.

LÉONORE.

Où me conduisez-vous.

LE DUC.

Calmez, secourez Léonore.

SCENE VII.

D. PEDRE, LE DUC.

D. PEDRE.

Alphonse de Léon.

LE DUC.

Eh bien !

D. PEDRE.

Je crois qu'il est blessé.

LE DUC.

Que dis-tu malheureux !! t'avais-je commandé le meurtre.

D. PEDRE.

Est-ce l'instant des réflexions. Il est là suivi par une foule de Castillans qui ont vu entrer Léonore dans le parc et qu'ils le conduisent.

LE DUC.

Où m'avez-vous donc engagé, homme cruel.

D. PEDRE.

Faut-il le recevoir.

D. PEDRE.

Recevez, agissez; vous avez tout fait, vous me répondez de tout. (*Il sort*).

SCENE VIII.

D. PEDRE, BRIGARDINO.

BRIGARDINO.

Voilà le capitaine !

D. PEDRE.

Qu'il entre. Attends, où va le Duc. . . Sachons de lui. . , que résoudre.

BRIGARDINO.

Voilà Léon.

D. PEDRE.

Je voudrais bien entendre ce qu'il va dire.

BRIGARDINO.

Parbleu, rien de si aise. Tenez, dans ce cabinet.

D. PEDRE.

Tu as raison.

BRIGARDINO.

Vîte, dépêchons, le voilà. (*Pèdre entre dans le cabinet.*)

SCÈNE IX.

BRIGARDINO, ALPHONSE, *en désordre.*

BRIGARDINO.

C'est lui-même. Que demandez-vous, monsieur.

ALPHONSE.

Faites-moi parler au Duc.

BRIGARDINO.

A qui ai-je l'honneur de parler.

ALPHONSE.

Au capitaine Alphonse de Léon, qu'on vient d'attaquer sur cette route, et qui vient d'échapper aux coups des assassins.

BRIGARDINO.

Quoi, c'est vous?

ALPHONSE.

Oui, monsieur. Si le maître que vous servez n'a pas étouffé dans votre ame, tout sentiment d'humanité, guidez mes pas, qu'on m'ouvre les portes, laissez-moi, laissez-moi pénétrer jusqu'à lui.

BRIGARDINO.

Doucement, monsieur; sans être mandé par Son Excellence...

ALPHONSE.

Vous voyez mon état, mon désespoir, mes larmes. . .

BRIGARDINO.

Brave jeune homme! Ah! Dieux! (*Il regarde*). Que vois-je? êtes vous blessé.

ALPHONSE.

Mes blessures ne sont rien.

BRIGARDINO.

Du sang sur vos habits.

ALPHONSE.

Avant d'en perdre la dernière goutte, ma Léonore sera vengée et ses assassins confondus. Elle est ici, vous le savez! vous détournez les yeux, vous êtes sensible, votre cœur souffre, servez-moi, secondez-moi, on l'a arrachée de mes bras, on l'a traînée presque mourante dans le repaire du crime. O malheureuse Léonore.

BRIGARDINO.

Capitaine, rassurez-vous, on lui a prodigué tous les soins. . .

ALPHONSE.

Tous les soins! . . Elle est ici, elle est mon épouse, qu'on la rende à mes cris; si elle meurt, qu'on m'ouvre le même tombeau.

BRIGARDINO.

Revenez à vous.

ALPHONSE.

Je veux la voir, je veux entrer.

BRIGARDINO.

C'est impossible.

ALPHONSE.

Son père est sur mes pas. Le Duc vas l'entendre. Horribles

corrupteurs, agens de ses passions, auteurs de ses forfaits; tremblez! infâme D. Pèdre, lâche et vil scélérat, je vais te signaler à l'œil public, à l'exécration de la terre.

BRIGARDINO, *le retenant.*

Un moment. . . arrêtez.

SCENE X.

Les Précédens, D. PEDRE.

D. PEDRE.

Gardes, à moi.

ALPHONSE, *l'épée à la main.*

Ah! monstre! te voilà.

BRIGARDINO.

Qu'allez-vous faire, dans le palais du Gouverneur.

ALPHONSE.

Dis plutôt dans la caverne des brigands.

D. PEDRE.

Vous l'entendez, Il vient ici braver l'autorité; emparez-vous de cet audacieux. (*Les gardes s'emparent d'Alphonse*).

ALPHONSE, *se débattant.*

Misérable, voilà tes armes.

D. PEDRE, *aux gardes.*

Hors du château, dans la Tourelle du Mont.

BRIGARDINO.

Et bien gardé surtout. (*On l'emmène*).

SCENE XI.

LE DUC, D. BRIGARDINO.

LE DUC.

D'où part cette rumeur? quels cris épouvantables!

D. PEDRE.

C'est l'indigne Léon.

LE DUC.

Ciel!

D. PEDRE.

Son insolente témérité venait violer cet asile. Il osait plus, vos gardes l'ont saisi; on le conduit. . . Ciel! voici la Comtesse.

SCENE XII.

Les Précédens, LA COMTESSE;

LA COMTESSE.

Ah! monsieur Le Duc! il est heureux pour moi, qu'à la faveur du tumulte, je puisse encore jouir de votre présence.

LE DUC, *agité.*

Je suis désespéré, madame, de ne pouvoir profiter aujourd'hui de l'honneur de votre visite.

LA COMTESSE.

M'exposerai-je au même danger que le capitaine Alphonse qu'on entraine dans ce moment ?

D. PEDRE.

Son audace la mérite.

LA COMTESSE.

D. Pèdre, je ne m'adresse point à vous, le Duc est ici.

LE DUC, *avec embarras.*

Je viens de vous répondre, madame, je suis occupé. Je ne suis pas seul . . je ne puis recevoir personne aujourd'hui : une malheureuse affaire, un accident affreux m'accablent ; recevez mes regrets, comtesse, j'aurai le plaisir de vous revoir. D. Pèdre, suivez-moi.

(*Ils sortent.*)

SCENE XIII.

LA COMTESSE, BRIGARDINO.

BRIGARDINO.

Il est vrai que son Excellence est furieusement tourmentée aujourd'hui.

LA COMTESSE, *a elle-même.*

Je suis occupé . . je ne suis pas seul ! . . et c'est la seule excuse qu'il croit me devoir. Oh ! quelle attrocité.

BRIGARDINO.

En vérité, je ne sais pas comment un gouverneur peut sacrifier ainssi son repos pour les autres.

LA COMTESSE, *le fixant.*

Vous n'êtes pas à lui depuis longtemps.

BRIGARDINO.

Madame, c'est au seigneur D. Pèdre.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah ! m'y voilà (*haut*) qui donc est avec le duc ? Qu'est-ce qui l'occupe, dites moi . . ne cherchez pas, n'hésitez pas, dites la vérité, je pars sur-le-champ.

BRIGARDINO.

Madame, je ne mens jamais. (*à part.*) Ma foi, puisqu'une réponse va nous en débarasser . .

LA COMTESSE.

Eh bien !

BRIGARDINO.

Le Duc est avec une mère bien respectable dont la fille et le gendre futur viennent d'éprouver le plus terrible accident.

LA COMTESSE.

Une mère . . allons, inventez. inventez encore, je viens de la renconter cette malheureuse mère, glacée de terreur, dans sa voiture ; elle va chercher . .

BRIGARDINO.

Je vous disais seulement que la personne qui est ici est une infortunée que son excellence a la bonté de consoler.

LA COMTESSE.

De consoler? oui, celle qui allait s'unir à M. de Léon, dont on vient de tenter l'assassinat.

BRIGARDINO.

Je ne sais.... quoi! serait-il possible?

LA COMTESSE.

Approchez, levez les yeux, regardez-moi fixement.

BRIGARDINO.

Eh bien!

LA COMTESSE.

Ne devinez-vous pas ce que je pense.

BRIGARDINO.

Comment pourrais-je le deviner?

LA COMTESSE.

Ecoutez; n'avez-vous eu aucune part à cet assassinat.

BRIGARDINO.

Moi! je jure.

LA COMTESSE.

Ne jurez pas, ce serait un crime de plus.

BRIGARDINO.

Quel indigne soupçon!

LA COMTESSE.

Ce n'est point un soupçon, c'est une certitude... Approche, je veux te faire une confidence.

BRIGARDINO.

A moi, madame!

LA COMTESSE. *très-haut.*

D. Pèdre a payé les brigands, et toi, tu fus l'agent du crime.

BRIGARDINO.

Madame la comtesse....

LA COMTESSE.

Retire-toi, je vais le publier par-tout, et quiconque osera me démentir, je le regarderai comme complice de l'assassinat... Ah! ah! voici le major de Volmar.

SCENE XIV.

Les Mêmes, LE MAJOR.

VOLMAR.

Madame, pardonnez.

LA COMTESSE.

Je n'ai pas le droit de pardonner ici. C'est à cet homme qu'il faut vous adresser.

BRIGARDINO, *à part.*

Nouvel embarras.

VOLMAR.

Monsieur, excusez un père dans les alarmes, s'il entre sans être annoncé; mais on est venu m'apprendre qu'Alphonse de Léon venait d'être blessé; que ma fille s'était refugiée dans ce château,

et que ma malheureuse épouse craignant de m'accabler de ce désastre, est allé chercher à la ville et des secours et des vengeurs,

BRIGARDINO.

Soyez sans inquiétude ; à la frayeur près, il n'est rien arrivé de fâcheux à personne.

VOLMAR

Veuillez, de grace.

BRIGARDINO, *à part.*

Un moment, comment faire ? le renvoyer ? non, il faut que j'avertisse. (*haut.*) Madame la comtesse veut-elle qu'on la fasse accompagner jusqu'a sa voiture.

LA COMTESSE.

Non.

BRIGARDINO.

Vous savez, madame, ce que le Duc a lui même ordonné ?

LA COMTESSE.

Qu'il vienne et qu'il me le répète, je l'attends.

BRIGARDINO, *à part.*

Oh ! l'enragée !

VOLMAR.

Je vous en conjure, hatez-vous de prévenir. . .

LA COMTESSE.

Annoncez ce père respectable, faites votre devoir.

BRIGARDINO *à part.*

Elle va bavader, eh ! qu'importe ! (*au père.*) Son Excellence n'est pas visible, monsieur, je vais cependant pour vous satisfaire...

VOLMAR.

Allez, de grace, allez, c'est ma fille, c'est Léonore que je demande. Nommez le major de Volmar.

SCENE XV.

VOLMAR, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

O digne et trop malheureux père, redoutez les désartres qui vous attendent.

VOLMAR.

En est-il de plus affreux que celui qui vient de me frapper.

LA COMTESSE.

Que vous a-t-on dit ? que savez-vous ? qu'Alphonse est blessé... apprenez qu'il est dans les fers.

VOLMAR.

Vous me faites frémir.

LA COMTESSE.

Et votre fille. . .

VOLMAR.

J'ai perdu ma fille.

LA COMTESSE.

Non, non, vous ne m'entendez pas. Elle vit. (*avec amertume.*)

C'est aujourd'hui que son triomphe, que ses jours vont être brillans ils vont couler quelques tems dans l'ivresse des plaisirs.

VOLMAR.

Ah! par grace, Madame, ne versez pas le poison dans le cœur d'un père désespéré.

LA COMTESSE.

Eh bien, rapprochez les circonstances. Ce matin le Duc a poursuivi votre fille dans le temple. Ce soir il la possède dans ce Château.

VOLMAR.

Il lui a parlé dans le temple. Qui, le Duc. . . à ma fille.

LA COMTESSE.

Oui, oui, le rapt a suivi le meurtre.

VOLMAR.

Dieu.

LA COMTESSE.

Sentez-vous maintenant le coup affreux qu'il vous a porté.

VOLMAR.

Qu'ai-je entendu, grand Dieu! et pas une arme pour me défendre, rien, rien.

LA COMTESSE.

On peut venir. Je pars, vengez-vous; vengez la comtesse d'Ovreda. (*Elle sort.*)

SCENE XVI.

VOLMAR, *seul.*

O comble de l'horreur! modère toi Volmar, ne cède point aveuglement à la rage qu'on t'inspire. Non, elle n'armera point mon bras contre le ministre d'un souverain. Ce n'est point une femme dont la jalousie a troublé la raison, que je dois servir, c'est l'honneur, c'est ma fille, c'est la cause de la vertu. Eh qu'aurait-elle de commun avec la vengeance du vice? Occupons-nous de la sauver. Il me suffit que les assassins ne jouissent pas du fruit de leurs forfaits; que Léonore échappe à leurs bras forcenés. Mais ou ne vient pas... Ciel! tout mon sang est là; l'ombre et le crime m'environnent, la terreur me suit . . ma fille! ma fille! malheureuse Léonore!

SCENE XVII.

VOLMAR, LEONORE.

LÉONORE, *en dehors.*

Mon père! mon père!

VOLMAR, *surpris.*

J'entends sa voix, c'est elle! pénétrons . . je viens, je vole à on secours.

LEONORE, *se jettant dans ses bras.*

Mon père! c'est vous. Mes malheurs sont finis.

VOLMAR.

Te voilà dans mes bras, ne redoute plus rien.

LÉONORE.

Ma mère ! Alphonse !

VOLMAR.

Ils viveut, plus d'effroi, ils seront vengés.

LÉONORE.

Ils le sont par le Duc lui-même.

VOLMAR.

Que m'annonce-tu ? (*D. Pèdre et Brigardino paraissent*).

LEONORE.

Le repos, le bonheur, la fin de nos désastres.

VOLMAR.

Viens, sortons de ces lieux.

LÉONORE.

Ils ne sont plus redoutables pour la vèrtu.

BRIGARDINO, *à D. Pèdre.*

Que dit-elle ?

LÉONORE.

Oui, oui, D. Pèdre, les traitres sont démasqués, le Gouverneur vient de m'entendre, il sait tout, plus de reproches, plus de terreurs, nous n'avons plus que des graces à lui rendre.

BRIGARDINO.

Vous entendez.

D. PEDRE.

Paix donc.

LÉONORE.

On lui avait persuadé que vous m'aviez sacrifié, que vous forciez le don de ma main, que je détestais mon époux, que j'étais immolée à votre volonté ; j'ai parlé, la vérité a lui, le Gouverneur confus abjure ses erreurs, étouffe ses transports, ne voit plus que l'honneur, l'humanité, la vertu. C'est lui-même, c'est lui qui me rend à mon père ; il sollicite son pardon et veut réparer nos malheurs. . . Le voici, Alphonse nous est rendu.

SCENE XVIII.

Les mêmes, LE DUC. amenant ALPHONSE, Gardes.

LE DUC.

Venez, venez, mon cher Léon, demandez ma grace vous-même à ce respectable vieillard.

ALPHONSE, *à Léonore.*

Léonore.

LÉONORE.

Alphonse !

ALPHONSE.

Mon père, le Duc a reconnu ses torts.

D. PEDRE, *s'approchant.*

Seigneur. . .

LE DUC.

Que me veux-tu, lâche flatteur ! agent de tant de maux ! auteur de tant de crimes.

D. PÈDRE.

Servez les gands.

LE DUC.

Dis les égarer, les corrompre, les perdre; viens, sois témoin du triomphe de la vertu; mais non, ta présence souillerait tableau, sors, ôte-toi de mes yeux.

BRIGARDINO, *à part.*

Décampons, gagnons la frontière.

LE DUC, *indiquant Brigardino.*

Qu'on saisisse ce misérable.

BRIGARDINO.

Allons, j'ai fini ma carrière. (*On l'emmène ainsi que D. Pèdre*).

SCENE XIX, et dernière.

LE DUC, ALPHONSE, LEONORE, VOLMAR.

LE DUC.

O père infortuné! me pardonnerez vous? Volmar, devenez mon ami, soyez mon conseil; ne me refusez point, votre ame est grande, vous devez être généreux.

VOLMAR.

Vous m'avez rendu mes enfans.

LÉONORE.

O mon époux.

LE DUC, *attendri.*

Qu'ils soient unis! donnez-moi votre main, Alphonse, le ci vous devait ce trésor, j'ai fait couler vos larmes; voyez les miennes que l'amour et la paix embélissent vos jours; allez à l'autel de l'hymen, j'ai tout rempli d'effroi, de douleur et d'allarmes. Je veux, je dois tout réparer; ne repoussez pas mes bienfaits, et ne me haissez pas.

ALPHONSE.

Gouverneur, reprenez votre dignité, vous en recouvrez tous les droits; éloignez les flatteurs, n'obéissez qu'à vous; votre cœur vient de se montrer tout entier; il vous a rendu tous les nôtres; le ministre qui se commande, qui sait honorer la vertu, fait aimer, respecter les lois, la patrie et le souverain.

FIN.

De l'Imprimerie de HOCQUET ET COMP., rue du Faubourg Montmartre, n°. 4, au coin du boulevard.

